

LANGUE UNIVERSELLE - LANGUE MATERNELLE.
FRANÇAIS, ESPAGNOL ET CATALAN
D'APRÈS CAPMANY.

Esta lengua universal, porque se ha becho el idioma vulgar de las artes y ciencias, ¿dónde tiene la valentia de las imagenes, dónde la gala de las expresiones, dónde la pompa de las cadencias? A pesar de su correccion, pureza, claridad y orden (que mejor se diria esclavitud gramatical) nada tiene del caracter épico, nada del número oratorio por causa de sus vocales mudas, de sus sílabas mudas y sordas, de sus terminos mudos, sordos y mancos alguna vez, de sus terminaciones ágras, de sus monosílabos áaros [...]. Véase que redondas y sonaras palabras son estas: aixex abuelos, poulx pulso, oeuf beuvo, eaux aguas, airs ayres, flots olas ú ondas, lacs lagos, nud desnudo, rics [sic] riesgos, cours cortés, muet mudo, soins cuidados, poids peso, milieu médio, y así de otras innumerables (Capmany, [1786] 1991, 56-57).

0. Platonisme naïf et démodé ou préromantisme? L'évaluation de la pensée linguistique espagnole du XVIII^{ème} siècle a toujours posé problème. La pensée des Lumières ne se répandit que très tard dans la Péninsule Ibérique. Dans la première moitié du siècle, la grammaire générale de Port Royal ou la discussion sur les synonymes y étaient encore inconnues.¹

Le Catalan Antoni de Capmany i de Montpalau (1742-1813), auteur d'une oeuvre philologique et historique impressionnante, fut l'un de ces hommes éclairés qui introduirent la pensée philosophique française en Espagne. D'où viennent donc les algarades anti-françaises, comme celle-ci citée en exergue, qui semblent si peu compatibles avec l'esprit critique et rationnel de leur temps? Quelle importance ont-elles dans une oeuvre où elles sont plus fréquentes que l'on ne pense? Ne sont-elles plus que des *ridículas migajas* (Lázaro, [1949] 1985, 92) du point de vue cratylique sur le problème de la nature du signe, des considérations tout à fait marginales dans un discours qui devient au cours

1. Cf. Lázaro, [1949] 1985, 100-108; 196.

du siècle de plus en plus moderne, rationnel et aristotélique? La «musicalité» de l'espagnol ne joue-t-elle pas, comme Carlos Cabrera a insinué dans un travail présenté récemment au III^{ème} Congrès International de l'Histoire de la Langue Espagnole, un rôle central dans la pensée linguistique de Capmany?

Le présent article se propose de démontrer que la pensée linguistique de Capmany ne peut être expliquée qu'à partir de l'antagonisme franco-espagnol qui hantait les hommes de lettres de la Péninsule, et que son attitude envers sa langue maternelle, le catalan, est également fondée sur cet antagonisme.

1. L'espagnol, qui avait été autour de 1600 non seulement la langue administrative d'un empire mondial mais aussi une langue littéraire éminente, se trouvait à partir de la seconde moitié du xvii^{ème} siècle en pleine décadence. L'influence politique de l'imperio régressait continuellement et le baroque tardif espagnol ne compta aucun écrivain important.

Rivarol, dans son discours sur l'universalité de la langue française primé par l'Académie de Berlin en 1783, se moque de la *magestad* (cf. Capmany, 1777, XVI) de l'espagnol dont Capmany était si fier:

La majesté de sa prononciation invite à enflure, et la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots et sous la plénitude des désinences. On est tenté de croire qu'en espagnol la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte. Charles-Quint lui-même, qui parlait plusieurs langues, réservait l'espagnol pour les jours de solennité et pour ses prières. [...] Il paraît donc probable que ce sont et les défauts et les avantages de la langue espagnole qui l'ont exclue à la fois de l'universalité (Rivarol, [1783] 1968, 11).

L'espagnol était donc considéré impropre aux domaines du discours éclairé universel: c'est-à-dire à la diplomatie, à la causerie, à la science et à la philosophie. C'est le français qui régnait dans ces domaines et il aurait été le vrai successeur du latin en tant que langue universelle si la formation des nations modernes au xviii^{ème} siècle n'avait pas rendu impossible un universalisme linguistique comparable à celui du latin médiéval. En Espagne, seuls

2. Cf. Cabrera (en cours d'impression).

3. Capmany, qui connaît le discours de Rivarol (cf. Capmany, [1786] 1991, 66), cite la même anecdote, mais à des fins diamétralement opposées: il veut affirmer le prestige de l'espagnol. *Carlos V entre las lenguas que conoció en su tiempo [...] dixo que el ingles es lengua para hablar con los páxaros; el alemán con los caballos; el frances con los bombes; el italiano con las damas; y el español para hablar con Dios* (ibid., 67). Dans un siècle de laïcisation une langue que l'on ne parle qu'avec Dieu perdait néanmoins sa fonction.

quelques hommes de lettres avaient une connaissance active du français. Celui-ci ne fut pas utilisé dans les domaines jusqu'alors propres au latin ou à l'espagnol. Le statut de l'espagnol en tant que langue nationale et par conséquent langue administrative, scientifique et scolaire ne pouvait plus être mis en question par une autre langue vive.⁴

C'était au moyen des traductions, qui inondaient le marché espagnol, que le français exerça une influence sur le vocabulaire et même sur la syntaxe de l'espagnol. La fascination pour les livres français avait souillé, selon Capmany, la langue espagnole:

con voces barbaras y espurias, hasta desfigurar las formas de su construction con locuciones exóticas, obscuras é insignificativas, disonantes y opuestas á la índole del castellano castizo (Capmany, [1786] 1991, 60).

La fierté nationale ne permettait pas la formation d'un langage scientifique espagnol sous la tutelle du français.

2. Le patriotisme linguistique de Capmany se radicalise au cours de son oeuvre.⁵ Dans la première édition de la *Filosofía de la Eloquencia* de 1777, il est encore cosmopolite. L'unité de style due aux Lumières réduit synchroniquement les différences entre les langues et fait ressortir celles liées aux variétés diachroniques d'une même langue:

El autor que no quiere pasar por ridículo debe adoptar el [estilo] de su siglo. En éste vemos que toda la Europa ha uniformado el suyo; y aunque cada nación tiene su idioma, trage, y costumbres locales, los progresos de la sociabilidad han hecho comunes las mismas ideas en la esfera de las buenas letras, el mismo gusto, y por consiguiente un mismo modo de expresarse (Capmany, 1777, XVIII-XIX).

Pour ce qui concerne la traduction, l'enthousiasme montré par Capmany pour les calques dans ses écrits de jeunesse avait cédé la place avec son *Arte de traducir* de 1776 à une position plus modérée (cf. Checa, 1989, 144). En 1779, il semble cependant encore rêver sinon d'une langue du moins d'un style commun dans la *República de las letras* (Capmany, [1779] 1965, 846):

4. Ce n'est que dans le dernier tiers du xviii^{ème} siècle que l'espagnol s'impose définitivement dans les domaines de l'enseignement et de la science. L'expulsion des jésuites en 1767, qui étaient à l'origine de la domination de l'érudition latine dans les collèges et les universités, en est un facteur décisif.

5. Cf. Pour une synopsis plus exhaustive du développement du purisme capmagnien Checa, 1989, 134-151.

un style philosophique qui se réaliserait dans toutes les langues par un vocabulaire et une phraséologie analogues.

Cette attitude cosmopolite change radicalement avec les *Observaciones críticas sobre la excelencia de la lengua castellana* qui font partie de l'introduction à l'anthologie *Teatro histórico-crítico de la elocuencia castellana* de 1786. Peut-être l'ignorance et le mépris avec lesquels les auteurs français comme Rivarol traitent de l'Espagne mènent Capmany à déclarer la guerre civile dans la *República de las letras* — guerre qui s'aggrave avec les événements politiques dès la Révolution Française et jusqu'à l'invasion napoléonienne. L'*estilo uniformado*, loué en 1777, se trouve maintenant disqualifié. C'est une *lengua franca* dont l'usage devrait être prohibé sous peine d'amende par la *Real Academia Española* (Capmany, [1786] 1991, 60). En 1808, la francophobie de Capmany aboutira à localiser les mauvaises influences des livres français non seulement pour ce qui concerne l'expression mais aussi le contenu :

Volveremos a hablar la castiza lengua de nuestros abuelos, que andaba mendigando ya, en medio de tanta riqueza, remiendos de xerga galicana (Capmany, 1808, 18).

Con esta guerra nos libraremos de la molestia y asco de dar oídos a la fastidiosa turba de sabihondos, ideológicos filósofos humanistas y políticos... (ibid., 20).

3. Si l'uniformité du style philosophique dans les langues européennes n'était plus son objectif, il lui fallait montrer leurs différences afin de déminer celle qui était la plus propre aux besoins de l'homme de lettres. Capmany n'était pas à la recherche d'une identité nationale et particulariste. Tout en constatant qu'on n'enseignait plus à l'étranger la langue espagnole (cf. Cabrera, 1991, 23), Capmany n'abandonnait pas ses prétentions universalistes. Ce qu'il avait à dire aspirait à l'*universal inteligencia* (Capmany, [1779] 1965, 846). Son public ne se réduisait pas aux sujets de la monarchie espagnole, mais comprenait toute la *República de las letras* (ibid.). Le jugement des étrangers lui était de grande importance (cf. Capmany, [1786] 1991, 67).

Quelle était donc l'*excelencia de la lengua castellana*? Dans quel domaine pouvait-elle surpasser la langue française? Le prestige du français était censé dériver surtout de sa conformité à l'ordre de la pensée :

6. Ne faisant pas de l'historiographie nationale, je m'abstiens des jugements globaux sur l'oeuvre philologique de Capmany comme on les trouve chez Checa. Celui-ci atteste que la *nítida posición política antifrancesa* de Capmany *no le impidió de conservar el buen sentido y la mesura en el campo filológico* (Checa, 1989, 150), parce que l'érudit catalan ne finit pas par mépriser indistinctement tout ce qui est français. Je souhaite déterminer l'originalité ou le conservatisme des idées linguistiques de Capmany et en montrer, si possible, la cohérence et les causes.

Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le Français nommé d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe qui est l'action, et enfin l'objet de cette action: voilà la logique naturelle à tous les hommes; [...] Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison; [...] La syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. CE QUI N'EST PAS CLAIR N'EST PAS FRANÇAIS; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin (Rivarol, [1783] 1968, 48-49).

Pour contrer cette idéologie linguistique, Capmany aurait pu démontrer que la liaison des idées n'est pas identique avec l'ordre syntaxique ci-dessus décrit.⁷ Il se limite cependant à ironiser la *colocación tímida é infantil de las palabras* (*lâmenlo los franceses orden natural*), *que andan como arreataadas unas tras otras* (Capmany, [1786] 1991, 57). Il dévalorise également la syntaxe française, la traitant d'*esclavitud gramatical* ou de *pesado y pobre instrumento* (ibid., 56) et prétend que la francisation grammaticale ne rend pas l'espagnol plus clair. Il ne donne aucun argument pour soutenir ces thèses polémiques.

La phonétique et la morphologie constituent un autre champ de bataille. L'ennemi y avoue d'entrée sa faiblesse puisque la langue française a, selon Rivarol, une *prononciation un peu sourde* (Rivarol, [1783] 1968, 4): néanmoins ce n'est pas parce que les mots français ne sont pas sonores, que la musique les repousse; c'est parce qu'ils offrent l'ordre et la suite, quand le chant demande le désordre (ibid., 50). Capmany a beau jeu, dénonçant l'*aspereza material*, les *terminaciones ágrías*, les *monosílabos duros* du français qui le font impropre à la traduction de la poésie grecque et latine (Capmany, [1786] 1991, 56-57). Certes, la structure syllabique de l'espagnol rassemble plus à celle du latin: il est pour cela plus propre à la métrique canonisée. Mais il est surprenant que Capmany décrive le développement des sons de l'espagnol comme un procès qui l'a fait *de día en día más dulce y sonora* (Capmany, [1786] 1991, 65), car une simple comparaison avec le catalan ou le français aurait rendu évident le nombre réduit des consonantes sonores en espagnol. En somme, ces considérations phono-esthétiques occupent une place centrale dans l'architecture du discours apologiste capmagnien, mais, comparées à la réflexion linguistique de l'époque, elles sont *pasado de moda* (Lázaro, 1985, 90).

Or Capmany, homme éclairé, ne restreint pas ses attaques à ce que son

7. Capmany aurait trouvé des arguments chez Condillac. Celui-ci prétend que ce qui est plus étroitement lié au niveau des idées doit être adjacent au niveau de la représentation syntaxique. Ainsi l'ordre OVS est-il aussi naturel que l'ordre SVO (cf. Condillac, [1746] 1973, 248-249).

époque considère comme un champ de bataille secondaire. Il n'ose pas aborder le problème syntaxique de la relation entre l'ordre des idées et des mots, mais s'interroge, par contre, sur le lexique.

Pour la pensée linguistique française, l'abus des mots, la confusion de la pensée, proviennent du fait qu'un seul mot représente plusieurs idées. L'impératif de la clarté exigerait que chaque idée soit représentée par un seul mot. Il faut donc analyser les idées et donner à chacune sa représentation juste. Toute langue est ainsi à refaire (cf. Condillac, [1746] 1973, 272-273).

Le progrès dans les langues n'est possible que grâce au principe fondamental de l'arbitraire du signe.⁸ C'est précisément ce principe que Capmany remettra en question. Étant donné que l'espagnol ne peut pas rivaliser avec le français dans le domaine du lexique scientifique, Capmany découvre un autre domaine lexical, où il prétend pouvoir montrer la supériorité de sa langue:

debíamos distinguir [...] dos diccionarios: al uno llamaré racional, que incluye el moral, al otro científico ó técnico, que es común á todas [las naciones, R.K.] (Capmany, [1786] 1991, 57).

L'arbitraire du signe ne règne que dans le *diccionario científico*:

Nuestra lengua, es verdad, no está tan exercitada como la francesa en los ramos de astronomia, física, hidráulica, metalúrgia, química, etc.; por consecuencia será más escaso nuestro diccionario que el de aquella nación [...]. Pero esta escasez es una pobreza aparente de nuestra lengua, pues que el vocabulario científico no es francés ni alemán ni inglés: es griego ó latino ó formado por analogia de los idiomas vivos, de raíces ya griegas, ya latinas, que cada nación forma ó adopta quando ha de escribir en aquellos generos [...]. Nuestra lengua siempre admite estos términos siempre que carece de otros equivalentes y su diccionario los adopta (ibid., 57-58).

Le développement de la terminologie scientifique est donc un fait contingent, alors que l'essentiel d'une langue est son lexique non terminologique, le *diccionario racional*. Ce lexique n'est pas arbitraire mais historique. Il ne peut pas être refait ni transposé d'une langue à l'autre:

La riqueza de nuestro diccionario usual y general nace del caudal propio de la lengua, caudal que no ha tomado prestado de otro vulgar ni puede prestarlo (ibid., 58).

8. Pour le rationalisme, le signe est d'origine arbitraire. Pour le sensualisme, il est devenu arbitraire grâce aux progrès de l'esprit humain.

Chaque langue pratique des subdivisions primaires dans le domaine des idées, subdivisions qui ne conditionnent certes pas l'analyse de ces idées, mais qui la rendent plus facile ou difficile:

Quando el filosofo mas profundo y exacto se halla reducido á expresar con la voz genérica madre todas las relaciones de mayoria ó superioridad de una persona respecto de otras, un español, sin que sepa leer ni escribir, especifica todas estas diferencias segun el sentido recto é inmediato de sus respectivos correlativos, con las palabras soberrano, amo, dueño, señor, patron, maestro y maestre (Capmany, [1786] 1991, 58).

En espagnol et français les champs lexicaux sont structurés différemment. Un seul lexème primaire français doit être complété dans certains cas par un processus de formation de mots ou par des phraséologismes rendant les distinctions conceptuelles représentées par plusieurs lexèmes primaires espagnols. Capmany avance l'exemple bois qui correspond en espagnol aux valeurs de *bosque, monte, lena, leño, madera et palo* (Capmany, [1786] 1991, 58), exemple auquel recourt Hjelmslev dans les *Prolegomena* pour illustrer le concept de la forme du contenu (cf. Hjelmslev, 1963, 54).

Le choix des exemples que donne l'érudit catalan n'est pas objectif. Il ne recherche pas de champs plus subdivisés en français qu'en espagnol. En outre, il ironise les phraséologismes du français, les traduisant mot à mot: *el executor de la justicia* (le maître des hautes-oeuvres), *como quien dice el maestro de obras altas* (Capmany, [1786] 1991, 58). Son objectif, défendre l'espagnol contre le français, le conduit à des considérations sur le vocabulaire qui laissent présenter les grands changements que connaîtra la pensée linguistique du XIX^{ème} siècle: les langues ne seront plus des moyens arbitraires pour exprimer une pensée universelle, mais des objets historiques caractérisés par des structures diverses et irremplaçables.

4. La pensée de Capmany ne rompt pas encore avec l'épistémè du XVIII^{ème} siècle. C'est à partir de l'universalisme que l'on doit interpréter l'attitude de Capmany vis-à-vis de sa langue maternelle, le catalan, qu'il considère comme *meramente provincial y plebeyo* (Capmany, [1792] 1963, 1104) et *muerto hoy para la República de las letras, y desconocido del resto de Europa* (Capmany, [1779] 1963, 846). Il est surprenant, pour le lecteur d'aujourd'hui, que Capmany s'identifie sans réserve à l'espagnol et avance des *judicis freds i despectius* (Comas, 1967, 12) sur le catalan. L'on est porté à voir dans cette attitude un effet de transculturation: les personnes qui cherchent à changer de culture tendent à regarder avec haine leur culture d'origine. Mais ce n'est

qu'à partir du romantisme que l'on peut analyser ainsi ce phénomène. Au XVIII^{ème} siècle, la langue maternelle n'est pas censée être une propriété inaliénable de l'individu à l'origine de ses liens d'appartenance à un peuple. L'idéal de langue, la langue universelle, est un artefact, une langue faite par les philosophes qui n'est dominée que par les hommes les plus éclairés et de la plus haute société. Rivarol voit dans le fait que c'est sur *les patois* [...] *abandonnés aux provinces* [...] que le *petit peuple exerce ses caprices, tandis que la langue nationale est hors de ses atteintes* (Rivarol, [1783] 1968, 16) une raison de l'universalité du français.

Les patois de Rivarol sont le catalan de Capmany: un langage *provincial y plebeyo*. Mais tout ce discours est fondé dans une différence plus fondamentale. Toute société «développée» présente un faisceau de variétés linguistiques transmises et une ou plusieurs variétés linguistiques apprises, porteuses de manifestations culturelles.⁹ Les premières sont naturelles parce que les locuteurs en ont une compétence pleine: parlant ces variétés, ils ne font pas d'erreurs. Les secondes, par contre, suivent des règles que les locuteurs doivent apprendre: ils en ont une compétence toujours précaire. Les premières se modifient par «la main invisible», les secondes se développent à partir des interventions intentionnelles de locuteurs autorisés et sont pour cela artificielles. Historiquement, les variétés transmises précèdent toujours les variétés apprises puisque celles-ci ne peuvent être formées qu'à partir de celles-là. C'est à cause des événements politiques qu'une certaine variété transmise est prise comme base de constitution d'une variété à apprendre, mais le procès de fixation, qui s'est produit dans notre société au moyen de l'écrit,¹⁰ représente toujours un saut qualitatif. La variété résultante n'est plus identique à la variété transmise d'origine. Ainsi, un locuteur de la variété transmise d'origine a-t-il peut-être plus de facilité à apprendre la nouvelle variété que les locuteurs d'autres variétés transmises, mais le degré de compétence dépend toujours des circonstances individuelles.

Capmany se réfère implicitement à ce phénomène quand il constate que *el idioma patrio [está] tan mal tratado de algunos años acá por los mismos que la [sic]¹¹ mamaron mas pura á los pechos de sus madres* (Capmany, [1812]

1836, XIV-XV). Le fait d'avoir une variété de l'espagnol comme «langue maternelle» ne signifie pas que l'on domine la variété dans laquelle se manifeste la culture.

La différence entre variétés transmises, parlées en famille, dans le village, entre habitants de la même région, et variété apprise, moyen d'expression écrite et d'utilisation orale limitée (actes formels, communications entre des personnes d'origine différente) était peut-être au XVIII^{ème} siècle plus tangible en Espagne qu'en France. La plupart des grands érudits espagnols n'étaient pas castillans: Feijóo et Sarmiento étaient galiciens, Jovellanos asturien, Mayans valencien. Pour eux, la variété littéraire était à redéfinir et ils y participaient par leurs oeuvres.

La variété qui devait être celle de toute manifestation culturelle n'était plus le latin. Elle ne pouvait pas non plus être le français ni une langue universelle artificielle. Les changements politiques et sociaux du siècle des Lumières firent pencher les érudits pour une variété littéraire proche des variétés transmises parlées par la majorité du peuple. L'espagnol littéraire du baroque tardif était non seulement impropre aux besoins de la philosophie et de la science, mais se différenciail aussi beaucoup des variétés parlées par le peuple. La question de la langue était donc ouverte.

Pour le Catalan Capmany la variété littéraire aurait pu être formée à partir des variétés catalanes. Il savait parfaitement que le catalan n'était pas seulement un (faisceau de) patois. Il existait au Moyen-Age une variété littéraire catalane propre aux besoins de la communication formelle et inter-régionale, une variété qui correspondait aux prétentions universalistes:

El idioma catalán [...] mantuvo en toda la baxa edad el privilegio de lengua vulgar, conocida en la Francia meridional y en toda Italia por medio del comercio y de las conquistas, y despues arraygada en Cerdeña, en cuyos tribunales se actuaba todavía en catalán en 1748 (Capmany, [1791] 1965, 520).

Cette variété n'était plus connue au XVIII^{ème} siècle par les hommes de lettres¹² (cf. *ibid.*, XXIV-XXV) et les circonstances politiques ne laissent pas croire à une restitution (cf. *ibid.*, 520). Ce sont, donc, les variétés castillanes qui seules pouvaient servir de base à une nouvelle variété littéraire d'ambition nationaliste et universaliste dont Capmany prétend être l'un des fonda-

9. J'adapte la dichotomie «langage transmis: langage appris» de Victor Henry (cf. Henry [1896] 1987: 59-64) à la terminologie de la linguistique variationniste.

10. Cf. pour le rôle constitutif de l'écrit dans le processus de la formation des langues romaines Nadal 1992, 7-43.

11. Ce changement de genre est-il un acte manqué qui fait remarquer que *el idioma patrio et la lengua materna* sont deux variétés différentes?

12. Il existait encore une variété littéraire catalane qui était enseignée dans les petites écoles et dans laquelle était rédigé un nombre considérable de textes notariés et religieux. Mais, faute d'«universalité», cette variété ne jouait aucun rôle dans la théorie et pratique de Capmany.

teurs. Il est significatif pour la pensée linguistique capmagnienne (et aussi, d'ailleurs, pour celle de la plupart de ses contemporains) que la variété littéraire idéale ne se rapproche d'aucune variété transmise parlée par un groupe social de prestige: Capmany ne s'inspire pas de la langue parlée par la noblesse, ni de celle de la capitale. Sa croissante francophobie le conduit aussi à repousser l'idée de refaire la variété littéraire arbitrairement selon la raison. Capmany cherche à trouver des expressions propres aux besoins des hommes de lettres, au lieu de les inventer ou de calquer du français. Il les trouve pour la plupart dans la littérature canonique du XVI^{ème} siècle. Il se sent ici, en tant que Catalan, égal aux Castellans. C'est par l'étude des textes canoniques que l'on parvient être bon écrivain et orateur indépendamment de sa langue maternelle. Certes, au cas où le vocabulaire des anciens ne suffirait plus aux besoins des modernes, Capmany propose de recourir aux expressions de la langue parlée:

... es necesario recurrir al lenguaje no escrito de nuestras provincias meridionales, donde de las ideas generales, por la mayor delicadeza, volubilidad y calor de la fantasía de sus moradores, se han subdividido y modificado en un mayor número de ideas secundarias ó relaciones parciales, y por consecuencia de estas modificaciones de cada idea principal ha nacido tanta diversidad de palabras [...]. Pregúntenselo al labrador, al hortelano, al artesano, al arquitecto, al mariner, al náutico, al músico, al pintor, al pastor, etc., y hallarán un género nuevo de vocabularios castellanos que no andan impresos y que no por esto dexan de ser muy propios, muy castizos y muy necesarios de recopilarse y ordenarse, para no haber de mendigar todos los días de los idiomas extrangeros... (Capmany, [1786] 1991, 75-76).

Les variétés transmises, surtout celles du Midi, peuvent fournir des expressions pour la variété littéraire, mais ce n'est que l'intervention de l'homme de lettres qui leur confère la dignité. Elles doivent être en outre compilées et ordonnées. Le travail du lexicographe les font passer de la variété transmise à la variété à apprendre.

Bien que Capmany ne distingue pas explicitement les deux variétés, leur différenciation est fondamentale dans sa pensée linguistique. Quand il parle de l'«espagnol» ou du «catalan», il désigne la langue historique respective avec toutes ses variétés. Mais son discours serait incohérent et contradictoire, si l'on ne savait pas préciser selon le contexte quelle est la variété évoquée.

Le catalan (langue historique) n'est pas (seulement) *una xerga plebeyana*, un patois (Capmany, [1791] 1965, 520), parce qu'il a connu une variété littéraire. Le catalan (sa variété littéraire) est *muerto para la República de las letras* (Capmany, [1779] 1963, 846), le catalan (ses variétés transmises) est encore

vivant dans *el trato familiar de las gentes* (Capmany, [1791] 1965, 520). Si l'espagnol (sa variété littéraire) peut être pour Capmany *nuestra lengua* (Capmany, [1786] 1991, 53), c'est parce que le fait que sa langue maternelle soit une variété transmise du catalan n'exclut pas qu'il s'identifie sans réserve à une variété littéraire d'une autre langue historique.

Ce n'est qu'avec le concept emphatique de «langue maternelle» naissant au romantisme qu'un lien inséparable est établi entre variété transmise et variété apprise:

*En llemosí soná lo meu primer vagit! Quant del mugró matern la dolça llet bebia;/
En llemosí al Senyor pregava cada dia, E cantichs llemosins somiava cada nit! Si quant
me trobo sol, parl'ab mon esperit, en llemosí li parl', que llengua altre no sent! É
ma boca llavors no sab mentir ni ment, Puig surten mes rabons del centre de mon
pit. [...] Muiya, muiya l'ingrat que al sonar en sos llabis! Per estranya regió l'accent
natiu, no plora! Que al pensar en sos llars no's consum ni s'anyora, Ni cull del mur
sagrat las liras dels seus avis* (Aribau, [1833] 1863, 33).

Pour le romantisme, certaines manifestations culturelles, surtout la haute poésie, réclament une variété littéraire fondée sur la variété transmise de l'auteur, mais qui n'y est identique que métaphoriquement. La langue transmise «par le lait maternel» d'Aribau et, après lui, de la génération *joefloresca* n'est en réalité qu'une variété artificielle à base de catalan littéraire médiéval.

Bien que la différence entre variété transmise et variété apprise soit insurmontable, le concept romantique de la langue maternelle fut nécessaire pour garantir la survivance du catalan. Pour Capmany, l'espagnol littéraire et le catalan oral pouvaient former une diglossie stable. On ne savait pas encore que la diffusion d'une nouvelle variété littéraire par le système scolaire pourrait modifier profondément les structures des variétés transmises. Prenant la nouvelle variété littéraire comme idéal, les variétés transmises subissent un processus d'assimilation et d'unification qui, bien qu'il ne soit jamais absolu, peut couper les liens les unissant à une ancienne variété littéraire,¹³ dans notre cas avec le catalan littéraire médiéval.

Pour Capmany, homme éclairé et universaliste, les éventuels effets traumatiques d'un tel processus ne se posaient pas.

ROLF KAILUWEIT
Universität Heidelberg

BIBLIOGRAPHIE

- ARIBAU, B. (1863), «Oda a la patria», in *Jocs Florals de Barcelona en 1863*, Barcelona, A. Verdager, 32-34.
- CABRERA MORALES, C. (1991), «Introducción», in Capmany, A. (1991), 11-49.
- CABRERA MORALES, C. (en cours d'impression), «Reflexiones sobre el valor musical del castellano en los tratadistas del S. XVIII», in *Actes del III Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*.
- CAPMANY, A. (1777), *Filosofía de la elocuencia*, Madrid, Antonio de Sancha.
- CAPMANY, A. (1808), *Centinela contra franceses*, Manresa, Martín Trullás.
- CAPMANY, A. (1836), *Filosofía de la elocuencia. Nueva edición conforme a la de Londres impresa en 1812 adicionada y corregida con esmero por D.J.M.P. y C.*, Gerona, Antonio Oliva.
- CAPMANY, A. (1963), *Memorias históricas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona*, tomo II, 2, Barcelona, Cámara Oficial de Comercio y Navegación.
- CAPMANY, A. (1965), *Código de las costumbres marítimas de Barcelona. Hasta aquí vulgarmente llamado Libro de Consulado*, Barcelona, Cámara Oficial de Comercio y Navegación.
- CAPMANY, A. (1991), *Observaciones críticas sobre la excelencia de la lengua castellana*, Salamanca, Universidad.
- CHECA BELTRAN, J. (1989), «Elogio de la lengua española en Capmany», in *RFE*, 131-151.
- COMAS, A. (1967), *Les excel·lències de la llengua catalana*, Barcelona, Dalmau.
- CONDILLAC, E. B. de (1973), *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Paris.
- HENRY, V. (1987), *Antinomies linguistiques*, Paris, Didier.
- HJELMSLEV, L. (1963²), *Prolegomena to a Theory of Language*, Madison, University of Wisconsin Press.
- LÁZARO CARRETER, F. (1985²), *Las ideas lingüísticas en España durante el siglo XVIII*, Madrid, Crítica.
- NADAL, J. (1992), *Llengua escrita i llengua nacional*, Barcelona, Quaderns Crema.
- RIVAROL, A. (1968), «De l'universalité de la langue française», in *Oeuvres complètes. Tome deuxième*, Genève, Slatkine, 1-96.